

« JE SUIS UN ENQUÊTEUR DE L'ÂME HUMAINE »

Après avoir exploré dans ses livres le territoire de l'autofiction, Philippe Jaenada brille dans le fait divers, qu'il revisite avec autant de bagou que de sensibilité. En témoigne son fabuleux *Au printemps des monstres* qui, au moment de la rencontre, figurait sur la liste du Goncourt...



Entretien avec Philippe Jaenada réalisé par Sophie Rosemont.

AU MATIN DU 27 MAI 1964, Luc Taron, 11 ans, est retrouvé assassiné dans le bois de Verrières, en banlieue parisienne. Dès les heures suivant le crime, les journalistes puis les parents reçoivent des messages sordides signés « L'Étrangleur ». Lequel est démasqué l'été suivant : il s'agit de Lucien Léger, jeune infirmier vite considéré comme le meurtrier, ce qui lui vaudra quatre décennies de prison... En fouillant dans son parcours et cette affaire beaucoup plus complexe qu'elle n'en a l'air, Philippe Jaenada réalise qu'il n'est peut-être pas coupable. Ainsi, le temps de 753 pages passionnantes, fort d'un verbe agile,

de ses piques humoristiques et de ses fameuses parenthèses, l'écrivain creuse le sillon du fait divers qu'il explore depuis quelques saisons, notamment avec *La Petite femelle* et *La Serpe*. Avec toujours cette veine autofictionnelle qui pointe, ici et là... *Au printemps des monstres* est à la fois haletant, angoissant et émouvant. Quand on lui parle, un mois après la parution de ce gros bébé nourri de tragédies humaines et d'ambivalences insaisissables, Jaenada est plus fatigué qu'à notre précédente rencontre au début de l'été : « Je suis content mais je n'arrête pas de gigoter dans tous les sens, c'est l'inverse de mes habitudes. Il faut que je sois plus raisonnable car

les week-ends, aux salons du livre, je joue le jeune homme et le lendemain, je le regrette amèrement... » Cela étant dit, il déborde toujours d'énergie lorsqu'il s'agit de parler de la plus grande affaire de sa vie : la littérature.

Au printemps des monstres... quel beau titre. Comment vous est-il apparu ?

Dans sa bibliothèque, Lucien Léger avait un livre nommé *Le printemps des monstres*... pas d'un intérêt formidable, mais j'aimais le titre. D'autre part, dans les courriers orduriers du personnage monstrueux qu'il avait créé, L'Étrangleur, se distingue, au milieu de la vulgarité, une phrase :

« AU BOUT DE 750 PAGES, JE N'AI RIEN VRAIMENT RÉSOLU. J'AI UNE INTIME CONVICTION, C'EST TOUT. JE SUIS PLUS UN DÉTECTIVE DU DIMANCHE. »

« Je suis de la graine qui pousse au printemps des monstres. » Elle ressemble plus à Lucien Léger que tout le reste... En coupant la phrase en deux, j'ai mis en exergue cette notion importante de printemps incarnée par les années 1960, cruciales tant du point de vue des mœurs, du logement ou de la presse. Ce sont les balbutiements de notre société actuelle. Quant aux monstres, ils comptent aussi car si Léger était considéré comme LE monstre diabolique par excellence, il n'était qu'un mythomane arrogant... Entouré, en revanche, de vrais monstres terrifiants, sombres et gluants.

Il y a vingt ans, dans *La grande à la bouche molle*, vous étiez détective... et vous le redevenez avec vos derniers livres, mais surtout celui-ci !

Ce qui est rigolo, c'est que *La grande à bouche molle* est mon seul livre de fiction, une parodie de roman policier née d'un échec à en écrire un digne de ce nom. Le personnage principal est un détective qui ne résout rien ! Il en va de même pour *Au printemps des monstres* : au bout de 750 pages, je n'ai rien vraiment résolu. J'ai une intime conviction, c'est tout. Je suis plus un enquêteur de l'âme humaine, un détective du dimanche. Je me contente de décrypter des sentiments, des vices... et j'essaye d'être indulgent avec les

policiers, les juges d'instructions, les journalistes car les conditions ne sont pas les mêmes. Ils avaient moins de temps que moi – j'y ai passé quatre ans, eux seulement quelques mois – et ils étaient pris dans le tourbillon de l'opinion publique qui détestait Lucien Léger.

Comment se raconter en parlant des autres, sans perdre le fil de l'enquête ?

Cela permet d'alléger le propos. Car les trois derniers livres que j'ai écrits sont très sombres, il n'arrive que des choses affreuses aux protagonistes et il est difficile de prendre du recul. Alors, les éléments comiques, ou du moins les plus insoucians, ne peuvent venir que de moi.

Quel est le premier fait divers qui vous ait marqué ?

C'est l'affaire Christian Ranucci, un des derniers guillotins avant l'abolition de la peine de mort. Et non pas le dernier : contrairement à ce qui se dit, deux Algériens l'ont été après lui. Un homme qu'on considère comme non coupable, surtout après la lecture du *Pull-over rouge* de Gilles Perrault. C'était le type même de l'erreur judiciaire fatale. Il y a une quinzaine d'années, je me suis repenché sur cette affaire et à mon avis, il est bien l'assassin de la petite Marie-Dolorès Rambla. Cela ne veut pas dire qu'il fallait lui couper la tête, mais je me suis rendu compte

de la puissance hallucinante d'un livre. Perrault a fait croire à la France entière que ce garçon était innocent ! De quoi détruire la vie de toute une famille, celle de la petite victime, presque accusée d'avoir tué un homme qui ne le méritait pas. Son frère est devenu dingue, et meurtrier lui aussi. Ce qu'a fait Gilles Perrault, c'est une manipulation ahurissante... Cela m'a marqué en tant que jeune homme mais aussi en tant qu'écrivain. Je veux rendre hommage à des gens injustement regardés, mais sans tricher. D'où une obsession pour le détail, l'honnêteté et la vérité – sauf quand je parle de moi.

Pourquoi l'histoire autour de l'assassinat du petit Luc Taron s'est imposée à vous ?

En 2017, je faisais de la promotion pour *La Serpe* et parfois des interviews croisées. Sur France Inter, nous devions échanger avec l'avocat Henri Leclercq qui avait écrit ses Mémoires. Que j'ai lues, donc, avant que l'on se rencontre sur le plateau. Parmi toutes les affaires évoquées, il y avait celle de Lucien Léger et du petit Luc Taron, mort le 27 mai 1964, quelques heures après ma naissance. Je me suis dit, tiens, c'est curieux. D'autant qu'il y avait une phrase sur la culpabilité « probable » de Léger, ce qui m'a intrigué... Tous mes livres se passent de la même manière : quelque

chose m'interpelle, je creuse un peu et je vois si cela peut fonctionner, si je peux passer un temps avec un protagoniste. J'ai hésité car Lucien Léger, c'est quand même un mec qui décrit à des parents les yeux de leur fils quand il a été étranglé. Même si c'est l'enfant d'Hitler, on ne fait pas ça ! Mais plus j'enquêtai, plus je lisais sa correspondance, moins j'avais de colère. En découvrant les lettres de sa femme, Solange, j'ai décidé de m'y plonger totalement. Elle apporte de la lumière que je cherche même dans les histoires les plus sinistres. Cela m'a définitivement convaincu. Se sont ensuivis deux ans de recherche et un an et demi d'écriture. C'est l'une des raisons pour lesquelles je m'intéresse aux faits divers : la richesse extraordinaire des documents. Quitte à en sortir en miettes, comme pour *Au printemps des monstres*.

Comme nombre de vos personnages féminins, Solange a une importance cruciale au sein du récit...

Elle qu'on jugeait démente et sans intérêt était en réalité quelqu'un d'intelligent, de sensible, de lucide, de drôle. J'ai reçu une lettre hier d'une dame qui m'écrit qu'elle était avec elle au collège, que la voir sur la couverture du livre l'avait beaucoup touchée, et m'annonce que sa meilleure amie était l'actrice Marie-Pierre Casey. Je vais la contacter car, si mon boulot d'écrivain est terminé, j'ai espoir qu'il y aura de nouveaux éléments... Mis à part ce type de courrier enthousiasmant, j'ai également reçu une lettre anonyme écrite en lettres bâton : « J'ai lu votre torchon, tout est faux », etc. Signée par « une victime de L.L. ». On dirait un message de l'Étrangleur !

De tout votre corpus, quel

personnage vous est particulièrement antipathique ?

J'aime tous ceux sur qui j'écris : Pauline Dubuisson, qui m'émeut beaucoup, Georges Arnaud auquel je me suis attaché au fil de mon travail. Le moins sympa, c'est Lucien Léger. Il est trouble, menteur, toxique... mais il a quand même fait quarante-et-un ans de prison sans doute pour rien. En revanche, dans *Au printemps des monstres*, le père de Luc Taron est tout simplement odieux. Celui qui était censé être un père tyrannisé était en réalité un sale type, stupide et hargneux. Je le déteste et je ne l'ai d'ailleurs pas épargné dans le livre...

Enfant, quel était le métier de vos rêves ?

Pilote d'avion. Mon tout premier mot a été « avion ». Avant de marcher, je m'accrochais à la fenêtre pour regarder les avions passer – nous habitions près d'Orly. Une nuit sur deux depuis cinquante-sept ans, je rêve qu'un avion s'écrase ! En tout cas, je n'avais aucune velléité d'ordre artistique, je lisais peu de livres, j'allais peu au cinéma... Étant bon en maths, j'ai passé un bac scientifique et il me semblait évident que je serais pilote. Un beau jour, à 20 ans, quand j'étudiais à la fac d'Orsay, je sortais de mes cours de physique-chimie, j'étais en voiture. Je me suis immobilisé à un feu rouge. Il est passé au vert, puis à nouveau au rouge. Soudainement, j'ai réalisé que je suivais, tel un robot, un chemin tout tracé, alors que je m'en foutais.

C'était comme une révélation ?

Comme une révélation, oui. Je me revois encore dans la R5 beige, dans le parc de la faculté d'Orsay, incapable de bouger, comme si je me réveillais d'un mauvais rêve ou

d'une séance d'hypnose. Je suis rentré chez mes parents, où j'habitais encore car je n'étais pas très mature, et je leur ai annoncé que j'arrêtais tout. Surpris et déçu, mon père m'a alors demandé ce que je comptais faire. Un film passait à la télé dans le salon, et j'ai répondu, du tac au tac : « Du cinéma ! » C'était histoire de les rassurer. Je me suis inscrit dans une école de cinéma et j'ai rencontré des gens qui ne s'intéressaient qu'à l'art. Ça a transformé ma vie.

Votre écriture est très visuelle, on retourne sur les lieux du crime, là où les personnages ont vécu, leurs vêtements et leurs tics sont détaillés... Auriez-vous pu choisir de faire des films plutôt que des livres ?

J'aime le cinéma, mais en tant que spectateur. Moi qui aie besoin d'isolement et de solitude, j'aurais du mal sur un plateau de tournage... À l'époque où je racontais ma vie dans mes livres, je déclinai les adaptations. Hormis celle du *Chameau sauvage*, renommé *À Plus Pollux*, que j'avais accepté car c'était mon premier roman et j'étais impressionné. Et puis j'avais besoin d'argent ! Aujourd'hui, je ne peux pas refuser car il ne s'agit plus de moi – *La Petite femelle* a d'ailleurs été adapté. Je ne l'ai pas vu : ils font ce qu'ils veulent, mais je ne veux pas y participer. Car l'une des forces les plus intéressantes de la littérature, c'est que chacun se fait son idée, on ne nous montre pas ce qu'on aurait pu imaginer. Ces petits signes noirs sur du papier blanc font naître une multitude d'images. Une voiture de luxe garée devant un chalet de montagne prendra cent allures différentes chez cent lecteurs... Ce n'est pas le cas au cinéma.

Qui vous lit en premier ?

« SI UN CHAMPION DE PING-PONG A BESOIN DE TAPER HUIT HEURES QUOTIDIENNEMENT DANS UNE PETITE BALLE, MOI JE PRÉFÈRE ME PLONGER DANS L'ÉCRITURE D'UN LIVRE. »

Anne-Catherine, ma compagne. Et c'est la seule personne que j'écoute. Si elle me dit qu'un passage n'est pas drôle, ou trop long, ou ennuyeux, ou qu'un passage ne me ressemble pas, je coupe immédiatement. Si mon éditeur me dit qu'un chapitre est trop long (ce qui m'arrive souvent !), je réfléchis... Par exemple, il souhaitait que je raccourcisse le début de *La Petite femelle* qui raconte l'Occupation à Dunkerque. Après réflexion, je l'ai gardé ! D'après moi, un bon livre doit exprimer ce qu'est son auteur. Le but de toute forme artistique, c'est de se débrouiller pour extraire ce qu'on a en soi et le rendre visible. Me connaissant mieux que quiconque, Anne-Catherine sait précisément ce qui me correspond ou pas. Cette fois, j'ai fait une exception en soumettant le manuscrit à Stéphane Troplain, qui était proche de Léger, et son père Jean-Louis Ivani. Ce sont les auteurs du plus grand document sur l'affaire, *Le Voleur de crimes : L'affaire Léger*, et il me semblait inconcevable de ne pas avoir leur regard.

Il suffit de vous lire pour comprendre que vous êtes, doux euphémisme, surinvesti dans votre œuvre littéraire. Comment le vivez-vous au quotidien ?

C'est le sens de ma vie. Si un champion du monde de ping-pong a

besoin de taper huit heures quotidiennement avec une raquette dans une petite balle, moi je préfère me plonger dans les archives et dans l'écriture d'un livre. Je consacre toutes mes journées à ce qui compose le cœur de ma vie. Je n'ai pas l'impression de me sacrifier, ni de faire des efforts, même si je peux m'engloutir entièrement dans des recherches, comme ça l'a été pour *Au printemps des monstres*. « Passion » est devenu un mot galvaudé, mais il s'agit bien de cela. Je ne peux rien faire de mieux que les années que je viens de passer avec *Au printemps des monstres*.

Pourquoi écrire ?

Personne ne le sait. Hormis ceux qui ont comme objectif de gagner de l'argent, et d'ailleurs, c'est un vrai métier de produire des livres lus par des millions de gens. Or, pour la plupart des écrivains, l'argent n'est pas un objectif car ce n'est pas franchement une voie royale pour devenir riche. La célébrité non plus, car ils veulent souvent qu'on les laisse tranquilles !

Vous n'avez jamais envisagé d'arrêter ?

Si. Pendant plus de quinze ans, j'ai consacré tout mon temps à des livres qui n'intéressaient que très peu de monde. Avec le recul, je me demande comment j'ai pu en faire un deuxième, puis un troisième...

Au bout d'un moment, je ne savais plus quoi écrire. D'autant plus que ma vie s'était ralentie, était devenue monotone, et je ne me voulais pas inventer des histoires. Entre 2003 et 2009, je n'ai pas écrit. Je me sentais vide, inutile. Mais j'ai compris par défaut que l'écriture était un moteur existentiel. Quand je vois des gens touchés, émus, ou amusés par mes romans, ça justifie ma présence à la surface de la planète. Sinon, je suis juste bon à boire un coup au bistrot.

Ce Bistrot Lafayette, dont vous parlez dans tous vos livres, on peut toujours vous y trouver ?

Bien sûr, donc on vient m'y voir tous les jours. Comme j'ai une réputation d'ours, les gens ne se vexent pas quand je réponds parfois, mais gentiment, que je veux juste boire un verre tranquille. Je ne suis pas Patrick Bruel, les gens ne se jettent pas sur moi. D'ailleurs, on se jette rarement sur les écrivains !

Votre nomination pour le Prix Goncourt suscite cependant beaucoup d'attention. Cela vous angoisse ?

Pas du tout, je suis très serein. Ça fait très plaisir d'être nommé mais je suis réaliste : j'ai autant de chances de gagner le Goncourt que de voir des vaches voler dans le ciel en faisant des loopings. Donc si c'est le cas, c'est formidable ! Mais comme tous les gros lots, on peut ne jamais

« D'APRÈS MOI, UN BON LIVRE DOIT EXPRIMER CE QU'EST SON AUTEUR. LE BUT DE TOUTE FORME ARTISTIQUE, C'EST D'EXTRAIRE CE QU'ON A EN SOI ET LE RENDRE VISIBLE. »

les toucher, donc je n'ai aucune pression.

Quel auteur a été essentiel dans votre cheminement d'écrivain ?

Beaucoup sont importants, comme Modiano. Or, quand on commence par lire Proust, Flaubert ou Stendhal, on se sent un peu écrasé par la cathédrale qu'est la littérature... Jusqu'à ce qu'une amie me donne un livre de l'Américain Richard Brautigan, très connu dans les années 1980, un peu oublié désormais. C'est *Willard et ses trophées de bowling*, a priori pas le chef-d'œuvre du siècle, mais il m'a fait comprendre ce qu'était vraiment la littérature et qu'on pouvait écrire ce qu'on voulait de la manière qu'on voulait. Il m'a permis de voir mon monde, donc mon avenir. Brautigan a été ma bonne fée.

Revenons à Patrick Modiano : vous avez en commun cette faculté à fouiller le passé pour éclairer – ou pas – le présent...

Je ne veux surtout pas me comparer à Modiano, qui me fascine. Il possède cette grâce magique qui lui permet de matérialiser, d'incarner le passage du temps, la disparition des choses et de gens avec une finesse, une poésie... Sans avoir l'air d'y toucher. D'autant qu'il mélange le vrai et le faux, il croise les personnages et les histoires avec beaucoup de pré-

cision. En le lisant attentivement, on parvient à faire des recoupements mais je crois que tout est calculé. Certes, mon personnage de narrateur se balade sur tous les lieux pour obtenir un effet de superposition des temps... Disons que c'est le même principe. Pour ma part, je ne truque rien autour des personnes dont je parle mais me concernant, rien n'est forcément vrai...

En quoi votre corpus reflète votre quête du bonheur ?

Le but de mon premier livre, c'était ça. La technique du chameau sauvage vient du XIX^e siècle, où des Australiens ont importé du Sahara des chameaux, cet animal qui n'y existe pas à l'état sauvage et qui a dû organiser ses propres codes sociétaux. Comme chez beaucoup d'animaux, il y a un mâle et de nombreuses femelles. Quand un autre mâle passe, ils doivent s'affronter pour savoir qui va être le chef du harem. Ils paradedent pour savoir qui est le plus beau, le plus fort... et tout d'un coup, l'un des deux s'arrête et se couche par terre. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, c'est celui qui a décidé qu'il avait gagné. Ainsi, mon premier roman a été le fruit d'une année passée enfermé chez moi, au plus mal, souvent allongé, sans parler, dont je suis sorti en affirmant que je serai un chameau sauvage, que tout irait bien. Car

quel autre but de notre passage sur terre que celui d'être bien ? Je ne sais pas ce qu'est le bonheur, mais depuis presque trente ans, j'ai atteint un certain état d'insouciance. Car le bonheur ne dure jamais : on ne peut vivre en permanence dans une sorte de béatitude ahurie et souriante. L'insouciance, elle, peut durer toujours. Sans jouer le gourou, le prophète ou le donneur de leçons, j'essaye de montrer dans mes livres qu'on peut se détacher, d'une manière ou d'une autre, des plus grandes tristesses.



Philippe Jaenada,
Au printemps des monstres,
éditions
Mialet-Barrault.